FRC 8060
Case
FRC
16444

DISCOURS

Lu par CONDORCET *à l'Académie des sciences, lorsque la Comtesse et le Comte du Nord (depuis Paul I) y vinrent prendre séance, le* 6 *juin* 1782 (1).

LE temps n'a pu affoiblir parmi nous la mémoire de ce jour où l'Académie vit pour la première fois un souverain (2) assister à ses assemblées, et s'intéresser au récit de ses travaux; mais ce souvenir nous est encore plus cher dans ce moment, où l'arrière-petit-fils de ce Prince vient, après soixante-cinq ans, occuper la même place, et nous montrer, par ce témoignage d'un amour héréditaire pour les sciences, qu'il est appelé à succéder aux grands desseins de Pierre I, comme à son empire.

Avant le Czar, aucun souverain n'avoit joint le titre modeste d'Académicien à ces titres réservés au premier degré des grandeurs humaines. Le vainqueur de Charles XII parut flatté de voir son nom placé dans une

(1) Ce Discours manque à l'édition des *OEuvres de Condorcet*, publiée par MM. Garat et Cabanis, en 21 volumes in-8.°.

(2) Pierre-le-Grand.

THE NEWBERRY
LIBRARY

liste que décoroient alors les noms de Newton et de Fontenelle. *Il n'y a de rang dans les sciences*, écrivoit-il, *que ceux qu'y donnent l'application et le génie.* Jaloux de paroître ne rien devoir qu'à lui-même, et surtout d'en donner l'exemple, il voulut mériter ses titres littéraires par ses travaux, comme il avoit voulu ne monter aux grades militaires que par ses services. Il n'accepta le titre d'Académicien qu'après avoir envoyé à l'Académie un Mémoire sur la Géographie de la Mer Caspienne, comme il n'avoit pris le titre de Vice-Amiral qu'après une victoire. On l'avoit vu rechercher avec empressement dans tous les pays, les hommes qui pouvoient lui donner des lumières utiles pour ses sujets, ne se reposant que sur lui-même du soin de les instruire, comme du devoir de les gouverner: dès-lors, il fut aisé de prévoir que les bornes de l'Europe alloient se reculer, et que les sciences avoient conquis un nouvel empire.

Cette époque d'une si grande révolution pour la Russie fut aussi celle d'une révolution heureuse pour les sciences dans l'Europe entière. Jusques-là plusieurs souverains les avoient protégées, soit par un goût naturel pour quelque genre de connoissances, soit par un désir ardent de la gloire. Mais le Czar a montré le premier, par sa con-

duite, qu'un prince doit regarder la protection accordée aux sciences, et comme une sage politique dictée par son propre intérêt, et comme un véritable devoir, puisque leurs progrès sont une des sources de la prospérité des états et de la félicité des peuples. Cette opinion est devenue celle des souverains de toutes les nations policées. Des établissemens formés partout en l'honneur des sciences, en ont répandu les principes et inspiré le goût dans les provinces comme dans les capitales. Les heureux effets de cette protection ont été si prompts et si étendus, qu'elle a, pour ainsi dire, cessé d'être nécessaire. L'amour de l'étude, le sentiment de l'utilité et de la dignité des sciences est trop général, pour qu'elles ayent désormais besoin de secours étrangers; et l'on peut dire que le plus grand bienfait des princes à leur égard, a été de les rendre indépendantes de leur puissance.

Mais, parmi les travaux nécessaires au progrès des sciences, il en est qui exigent ou le concours de plusieurs générations, ou le concert de plusieurs peuples. Si ceux qui se livrent à ces travaux pouvoient être témoins en partie de l'utilité qui doit résulter de leurs efforts; s'ils pouvoient espérer pour récompense, ou le plaisir de connoître des vérités nouvelles, ou la gloire de les avoir décou-

vertes; si le succès de ces travaux n'exigeoit point dans les observations un concert que la diversité des vues, ou peut-être l'amour-propre rendent si difficile, on pourroit tout attendre de l'activité et de la puissance du génie. Tant que le désir du bien des hommes, l'amour de la gloire et le plaisir de saisir une vérité peuvent être le prix du travail, les sciences n'ont à demander aux princes que la paix et la liberté. Mais pourroit-on espérer des savans, même les plus modestes, que, sans aucune autre récompense, que cette froide estime qu'on accorde au travail, à l'exactitude ou au zèle, ils se dévoueront à préparer la gloire de leurs successeurs, à recueillir des matériaux pour la découverte des vérités qu'ils ne doivent jamais entendre, et dont l'utilité est réservée pour des générations qu'ils ne doivent jamais voir?

La vérité de ces réflexions deviendra plus frappante, si l'on jette ses regards sur l'état des sciences en Europe. D'un côté, on sera frappé des progrès rapides qu'elles ont faits depuis un demi-siècle, de cette immense collection de vérités ignorées de nos pères, du grand nombre des méthodes, et pour ainsi dire, des sciences nouvelles qui ont ajouté à la force de l'esprit humain et à ses richesses. On sera surpris de cette multitude d'hommes que de véritables découvertes ont placés

dans cette première classe de l'humanité, celle des inventeurs; mais en même temps on verra que plusieurs parties des sciences se sont dérobées à cette impulsion générale, et on observera que ce sont précisément celles où le génie seul ne peut trouver en lui-même ni ses moyens ni la récompense de ses efforts, celles où une découverte importante ne peut être le prix que des recherches de plusieurs siécles et des travaux de plusieurs peuples. Qu'il me soit permis de développer ici cette observation, et de l'appuyer par quelques exemples : parler en cette occasion de ce que les sciences ont droit d'attendre encore du secours des souverains, c'est nous entretenir de nos espérances.

Tout concourt à prouver que la nature entière est assujettie à des lois régulières; tout désordre apparent nous cache un ordre que nos yeux n'ont pu apercevoir. Il ne peut être connu que par l'observation des faits dont l'ensemble ou la suite sont nécessaires pour rendre cet ordre sensible à notre foible vue. Il faut donc que ces faits puissent se réunir sous les yeux d'un observateur, ou que par des expériences, il les force, pour ainsi dire, à se présenter au gré de sa volonté. Il faut encore que les lois auxquelles

ils sont assujettis se marquent par des révolutions dont la durée n'excède point ce court espace que la nature a marqué à notre existence. Si cette heureuse réunion de circonstances ne vient point au secours de notre foiblesse, les efforts du génie peuvent rester longtemps inutiles.

Cette foule de phénomènes que nous présente l'atmosphère, ses variations si promptes qu'il nous est impossible de prévoir, suivent cependant des lois générales. Ces phénomènes dépendent de causes constantes, universelles ou locales; mais la nature de ces causes est à peine soupçonnée, et les lois qu'elles suivent nous sont inconnues.

Soumis pour notre existence, pour tous nos besoins, à l'influence de ces phénomènes, en deviner les causes seroit presque les maîtriser. Si l'homme pouvoit prévoir les révolutions des saisons, il deviendroit en quelque sorte indépendant d'elles; car dans cette science, comme dans presque toutes les autres, toute découverte est une conquête de l'homme sur la nature et sur le hasard. Mais pour s'élever à cette connoissance, il faudroit connoître et la liaison qu'ont entre eux les phénomènes de l'atmosphère dans les différentes parties de la terre, et les lois de leurs périodes, dont les révolutions s'étendent peut-

être à des siécles entiers; il faudroit embrasser dans ses recherches et tous les climats et une longue suite d'années.

La terre que nous habitons, les révolutions qu'elle a essuyées, celles que les siécles futurs doivent y amener, nous sont aussi peu connues que le mouvement du fluide qui l'entoure et les phénomènes qui se produisent dans son sein. En vain nous avons parcouru la surface de la terre, fouillé dans ses entrailles, décrit, analysé même les substances qu'elles renferment. Les causes qui ont hérissé le globe de montagnes, qui l'ont sillonné de vallées, qui ont creusé les mers, élevé les îles, distribué sur la terre les combinaisons si diverses d'un petit nombre d'élémens; les lois qui ont présidé à la formation de ces combinaisons, à la fois si constantes et si variées, tous ces objets nous sont inconnus. Nous avons créé des systèmes; mais à l'instant qu'on a fait un pas de plus sur la surface de la terre, qu'on s'est enfoncé quelques pieds plus avant dans son sein, tous ces fantômes de l'imagination se sont évanouis. Comment un être éphémère surprendra-t-il le secret des opérations que la nature prépare dans des temps si longs pour notre durée? Comment un homme saisira-t-il un ensemble dont les parties sont répandues comme en désordre sur un espace si vaste, qu'en

y consacrant sa vie entière, il lui seroit impossible, non pas d'en observer toute l'étendue, mais de la parcourir, non de tout examiner, mais de tout voir?

Combien l'histoire de l'homme même est-elle encore ignorée? La terre qu'il habite, sa température, son humidité, son élévation plus ou moins grande, les productions du sol, les travaux de la culture, les différentes espèces d'occupation, la manière de vivre, de se vêtir, les usages, les gouvernemens, les lois, toutes ces causes agissent sur la durée de la vie, sur la fécondité, sur la force de l'homme, sa santé, son activité, son industrie, son caractère, sa morale même et son génie. Ces causes sont en même temps liées entre elle, dépendent l'une de l'autre, et peuvent encore être modifiées par l'effet des changemens mêmes qu'elles ont produits. Nous n'avons sur ces objets que des observations générales, mais vagues, et dont la plupart sont même contestées. Ici l'homme, la terre, les influences du climat ont cédé à la force des lois et des opinions; là, au milieu des révolutions politiques, des changemens dans les préjugés, il a conservé le même caractère avec sa constitution et son climat. Ici, un peuple transplanté a changé de mœurs comme de pays. Là, il a porté avec lui son caractère; et ni le temps, ni les événemens, ni

les mélanges avec d'autres peuples n'ont pu en effacer l'empreinte. La liaison qui existe entre la constitution physique de l'homme, ses qualités morales, l'ordre social, et la nature du climat où il vit, du sol qu'il habite et des objets qui l'entourent, ne peut être connue que par une longue suite de recherches qui embrassent à la fois différens climats, différentes mœurs et différentes constitutions politiques. Il doit en résulter une science importante, et cette science ne sera véritablement créée qu'après qu'une collection immense d'observations constantes et précises aura permis d'assujettir au calcul et les résultats des observations, et la certitude de ces résultats.

Dans ces diverses parties de nos connoissances, comme dans toutes celles qui nous auroient fourni des exemples semblables, il peut arriver sans doute qu'au bout d'une longue suite de siécles un heureux hasard rassemble sous les yeux d'un homme de génie les monumens épars et confus amassés par le temps. Les souverains seuls ont entre leurs mains des moyens de rendre ces succès indépendans du temps et du hasard. Eux seuls peuvent prescrire et faire exécuter sur un même plan ces longs et pénibles travaux, dont la gloire ne peut être le salaire. Qui formera ces grandes entreprises, dont l'uti-

lité ne peut être sensible que dans un avenir éloigné, si ce n'est un prince qui sait mesurer ses projets, non sur la durée de la vie d'un homme, mais sur celle des empires ? Les souverains seuls peuvent, en se réunissant, donner aux recherches des savans l'étendue qu'exige toute la partie des sciences, dont la nature a dispersé les élémens sur la terre entière.

Jamais aucun moment n'a été plus favorable pour les desseins qu'on peut former en faveur des sciences. Jamais leur empire n'a embrassé un si grand espace, jamais elles n'ont réuni un aussi grand nombre de disciples. Les Linnæus et les Bergman ont éclairé l'Europe du fond des mêmes climats où les savans rassemblés par Christine n'avoient excité que de l'indifférence et du mépris. Un philosophe né sur ces bords où les Anglois n'avoient trouvé dans le siécle dernier que des sauvages barbares, a su deviner la cause de la foudre, la soumettre à ses lois, et désarmer le ciel de la même main qui devoit briser les fers du Nouveau-Monde : tandis que dans cette ville rivale de Rome et de Bysance, qui, presque de nos jours, s'est élevée du sein des marais de la Néva, on voit un homme d'un génie infatigable (M. Euler) produire des découvertes profondes avec une fécondité qui étonneroit

dans les genres les plus futiles, sans que l'âge lui ait rien ôté de sa force, ni la perte de la vue de son ardeur, ou de son incroyable facilité; semblable (si pourtant ce n'est point rabaisser de grands hommes que de leur comparer des héros fabuleux), semblable à ce Tirésias, que les Dieux privèrent de la vue pour le punir d'avoir pénétré leurs secrets, mais à qui le Destin les força de laisser cette science divine, dont ils avoient été si jaloux.

Si l'on a pu former l'espérance de voir les princes se réunir pour accélérer les progrès de l'esprit humain, c'est sans doute dans l'époque où nous vivons. Les princes que les connoissances qu'ils ont acquises et l'état florissant des sciences dans leur empire sembleroient dispenser de recourir à des lumières étrangères, s'empressent cependant, non de les appeler auprès d'eux, mais de les chercher, et mettent leur gloire à remporter dans leur pays ces trésors, les seuls qu'on puisse partager sans rien ôter à ceux qui les possèdent. Les souverains se hâtent de détruire à la fois les barrières élevées entre les peuples par ces prétendus intérêts nationaux, fantômes créés par la cupidité et par l'ignorance, et celles que des préjugés de toute espèce mettoient entre les sujets d'un même empire. On sait enfin que tous les hommes

129

ne forment qu'une seule famille, et n'ont qu'un seul intérêt. Le nom de l'humanité, de ce sentiment qui embrasse les hommes de tous les pays et de tous les âges, est dans la bouche des souverains comme dans celle des philosophes, et semble réunir dans les mêmes vues ceux dont l'ambition est d'éclairer les hommes, et ceux dont le devoir est de veiller à leur bonheur, et de défendre leurs droits.

Le Czar a senti le premier qu'un des plus grands bienfaits d'un prince envers ses sujets est de les éclairer. Puisse son petit-fils montrer un jour qu'un des plus grands biens que la nature puisse accorder à une nation, est de lui donner un souverain qui sache à la fois employer pour elle toutes les connoissances de son siécle, et, préparant de nouvelles lumières pour les générations qui n'existent point encore, leur ouvrir des sources inconnues de prospérité et de bonheur!